

la plage, on trouve les restes d'un ancien établissement : deux maisons en ruines dont les toitures en tôle ondulée gisent, à demi rongées, sur le sol. Aux environs, quelques restes de cultures : des citronniers, des papayers, des piments, des citrouilles. Rien n'indique à quelle époque remonte cette tentative d'établissement; mais l'emploi de la tôle ondulée et l'âge des arbres montrent bien qu'elle est de date assez récente.

Près de là, sous une tombe fraîchement fermée, mais que déjà recouvre pieusement un manteau de verdure, repose un inconnu, un matelot, dont nul ne viendra de longtemps, sans doute, troubler le dernier sommeil.

A la pointe Colnett, la montagne reprend son aspect inaccessible et sauvage.

La baie Chatam étant le mouillage à la fois le plus sûr, le mieux abrité et le plus vaste de l'île, c'est sur ses bords que pourrait se créer un établissement. Quels travaux nécessiterait-il? Un appontement de 150 à 200 mètres à jeter sur une mer autrement calme que celle de Cotonou.

Les arbres qui viennent rafraîchir leurs racines jusque sur la grève, montrent que les tempêtes y sont rares et peu violentes. A terre, l'espace plan est largement suffisant pour recevoir un dépôt de charbon et des magasins. Les collines des alentours sont loin d'être trop abruptes pour qu'on n'y puisse aisément construire quelques habitations; les ruines dont j'ai parlé en sont une preuve irréfutable.

J'essaye d'abord, pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur de l'île, de faire l'ascension de l'une des collines qui entourent la baie. Mais j'ai à peine fait une centaine de mètres que je me vois contraint d'y renoncer. Le contrefort auquel je me suis attaqué est un des plus escarpés : le pied glisse sur la terre, humide encore des dernières pluies, et je m'estime fort heureux de pouvoir revenir intact à mon point de départ en m'accrochant aux branches que me tendent complaisamment les arbres. Me voilà obligé de revenir à la voie naturelle de pénétration, la rivière. Vancouver cependant n'encourage guère à prendre ce deuxième chemin; il raconte que ses officiers essayèrent de remonter le lit des eaux, mais qu'ils trouvèrent le chemin impraticable à raison des rochers et des précipices. Malgré ce fâcheux renseignement, les débuts s'annoncent bien : la rivière, débouchant dans la petite plaine que borde la

plage, s'égaré sur un lit de cailloux, au milieu des touffes en fleurs des convolvulacées et des légumineuses, formant un enchevêtrement d'ilots qu'ombrage une épaisse végétation. Sur les branches, les oiseaux jettent au visiteur un regard curieux, mais amical. Comme aux Galapagos, des espèces, partout ailleurs très sauvages, sont ici d'une étonnante familiarité. L'épervier, la frégate à gorge rouge, quittant leurs nids, viennent voler sans défiance autour de vous; pour un peu, ils prendraient, comme perchoir, le canon de votre fusil. Une expérience de plusieurs siècles ne leur a pas suffi pour apprendre que la crainte de l'homme est le dernier mot de la sagesse. Les cochons, dont les ancêtres ont connu les nôtres, se gardent bien d'une telle familiarité.

D'oiseaux en oiseaux, j'arrive bientôt à l'endroit qui, sans doute, a rebuté les compagnons de Vancouver. Le lit de la rivière se resserre : les berges, surtout sur la rive gauche, deviennent tellement abruptes, que je suis obligé, pour continuer ma route, de suivre le milieu du torrent qu'obstruent des amoncellements de rocs énormes. L'eau me monte jusqu'à la ceinture, quelquefois même jusqu'au cou et, pendant les cinq heures que dure ma promenade, c'est à peine si je mets pied à terre quelques centaines de mètres. La position n'est guère commode pour prendre des croquis; heureusement, je ne fais pas d'aquarelle et le crayon saura bien résister à un bain prolongé.

Le paysage est, sur chaque rive, d'une beauté exubérante. Cette végétation, qui me condamne à monter péniblement dans le chaos de rochers et de cascades, est d'une vigueur extraordinaire et d'une richesse de coloration qui éblouit. Partout c'est un fouillis de verdure étincelante, une orgie de dentelles gracieuses : ici, des fougères arborescentes aux légères découpures se blottissent à l'ombre des grands arbres; là, une svelte palmiste se hausse sur ses racines pour déployer son panache au-dessus d'un massif épais de lauriers. De toutes les branches pendent des grappes de plantes parasites, des orchidées, des broméliacées que des guirlandes de lianes et de vignes vierges protègent de leur inextricable enchevêtrement.

Me voici arrivé au sommet, à cette grande découpure qu'on aperçoit de la baie. L'aspect du pays change brusquement : plus de ces gigantesques éboulements de rochers au milieu desquels l'eau tombe en cascades furieuses; le torrent prend une allure plus calme; c'est une modeste rivière qui coule paisiblement sur un